

« Il ne reste plus beaucoup de locomotives, hormis les Etats-Unis »

INTERVIEW

LAURANCE DAZIANO

Membre du conseil scientifique de Fondapol

DR



Propos recueillis par
Yves Bourdillon
ybourdillon@lesechos.fr

Pourquoi la Chine ralentit-elle autant ?

Elle est en train d'achever sa transition démographique et devient vieille avant d'être riche, alors que la progression de la population est un moteur classique de la croissance. La Chine arrive aussi au bout des effets de ses injections de liquidités de 2008 et ne dispose pas vraiment de relais puisqu'elle s'avère trop peu innovante en matière de technologie. La consommation des ménages chinois est obérée par une forte épargne de précaution en l'absence de système d'assurance sociale en matière de chômage, santé et retraite. Enfin, la Chine arrive à ce qu'on appelle le tournant de Lewis, quand les réserves de main-d'œuvre bon marché, notamment des campagnes, s'épuisent et quand les salaires augmentent plus vite que la productivité, ce qui nuit à la compétitivité, donc à l'investissement, donc à la croissance. Cette dernière est officiellement de 7 %, mais il s'agit d'un chiffre politique et elle oscille en réalité entre 4 et 5 %. Le taux de croissance est néanmoins moins important pour Pékin que le taux d'emploi, indicateur de stabilité sociale.

Comment cela se transmet-il à l'Asie émergente ?

Tous les pays de la région ont profité de l'essor de la Chine, soit en lui vendant des matières premières soit en jouant les sous-traitants, comme le Vietnam et la Malaisie, grâce à leurs salaires faibles. Ils ralentissent donc

du fait que leurs clients chinois réduisent leurs commandes, mais sont aussi frappés par la perspective de remontée des taux d'intérêt de la Réserve fédérale américaine. Ils vont souffrir du renforcement du dollar, devise en laquelle est libellée la majorité de leurs dettes.

Quelles conséquences tout cela a-t-il pour le reste du monde ?

Des conséquences colossales, puisque la Chine constituait un tiers de la croissance mondiale depuis le début du siècle, ce qui lui a permis au passage de réussir l'exploit de sortir 600 millions de personnes de la pauvreté en trente ans. Alors que l'Europe ne parvient pas à s'extirper du marasme, avec une croissance de 1 à 1,5 %, que le Moyen-Orient et la Russie sont empêtrés dans d'autres problèmes, et que l'Afrique noire pèse encore peu, il ne reste plus beaucoup de locomotives, hormis les Etats-Unis, engagés dans une ample reindustrialisation grâce au pétrole et gaz de schiste et à l'innovation symbolisée par les Gafa (Google, Amazon, Facebook et Apple). L'Inde, où les réformes piétinent mais dont la population progresse, peut aussi prendre en partie le relais de la Chine. Ne pas oublier les autres émergents, avec notamment le concept de BENIVM (Bangladesh, Ethiopie, Nigeria, Indonésie, Vietnam, Mexique) que j'ai développé : des pays de plus de 100 millions d'habitants, avec une croissance supérieure à 5 % par an sur dix ans, dotés d'infrastructures, urbanisés, avec un système politique stable, ouvert sur le monde et aux inégalités en recul. ■